

## Les mauvaises fréquentations

Michel Leiris, *À cor et à cri*, Paris, Gallimard, 1988, 188 pages.

Ludovic Janvier, *Monstre, va*, Paris, Gallimard, 1988, 150 pages.

Pierre Turgeon

Volume 30, numéro 4 (178), août 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31627ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Turgeon, P. (1988). Compte rendu de [Les mauvaises fréquentations / Michel Leiris, *À cor et à cri*, Paris, Gallimard, 1988, 188 pages. / Ludovic Janvier, *Monstre, va*, Paris, Gallimard, 1988, 150 pages.] *Liberté*, 30(4), 108–110.

PIERRE TURGEON

## LES MAUVAISES FRÉQUENTATIONS

*Michel Leiris, À cor et à cri, Paris, Gallimard, 1988, 188 pages.*  
*Ludovic Janvier, Monstre, va, Paris, Gallimard, 1988, 150 pages.*

Pour certains, l'écriture ne sert qu'à s'observer. Froidement, objectivement, comme on étudie un insecte ou une peuplade étrangère. Michel Leiris a choisi cette ascèse radicale qui mène, après quarante ans, à un très beau livre: *À cor et à cri*, le texte le plus proche du hurlement, voire du gémissement, qu'il m'ait été donné de lire.

Leiris refuse le mensonge de la fable. Il pratique, avec une ardeur de dévot, la confession au lecteur. «Dire tout et le dire en faisant fi de toute emphase, sans rien laisser au bon plaisir et comme obéissant à une nécessité», écrivait-il déjà, en 1939, dans sa préface à *L'Âge d'homme*. Il donnait ainsi à la littérature le programme presque politique de changer la vie, dans la droite foulée d'un Rimbaud inspiré par *Les Confessions* de Rousseau. L'écrivain, disait-il en substance, doit retrouver le goût du risque; en passant aux aveux, il court des dangers qui le transformeront en héros d'une écriture tauromachique, et la page sera l'arène où affronter ne fût-ce que l'ombre d'une corne de taureau.

Aujourd'hui encore, ce spécialiste de lui-même semble disposer d'un matériel inépuisable, qui se sédimente et se complexifie à mesure qu'il le triture. Mais la fiction s'est vengée du je, en le transformant lui-même en être fabuleux, en continent

noir comme cette Afrique fantôme que l'auteur a si souvent explorée lors de ses expéditions ethnologiques.

Leiris s'est perdu à force de vouloir se trouver, au fil des innombrables pages de *La Règle du jeu*. Qui est-il? Un des plus grands prosateurs du français moderne, à la phrase musclée et précise comme une main de chirurgien. Le créateur d'une poésie «telle que la pensée y est authentiquement une opération de la bouche». Mais surtout un mystique de la littérature, qui veut changer le plomb en or, et pour qui transmuier était déjà à vingt ans le maître mot. «Je passe toute ma vie/à regarder couler ma vie», écrit-il. Il n'est pas indifférent de noter qu'il a publié *À cor et à cri* à 87 ans. Son chant du cygne? Le texte en adopte le ton, mais on a la vie dure dans la famille: la sœur de l'auteur, à cent ans, continue de lui raconter des souvenirs de leur enfance commune.

À quoi conduit «ce régime d'écurieil faisant tourner sa roue»? On est en droit d'interroger là-dessus une œuvre qui s'est voulue «expérience intérieure» au même titre que celle de Georges Bataille, avec qui Leiris a entretenu une longue amitié, et qui ressemble parfois à un sanglot si «long à se former qu'il n'explosera sans doute qu'avec le dernier spasme». Qu'on n'aille pas la croire, pour autant, étrangère à l'exercice d'un humour funambulesque. Ainsi, aux inventions faustroliennes de Jarry, il faut ajouter celles-ci, de Leiris: «La pompe à se regonfler quand on est dégonflé; la chasse d'eau qui, à volonté, noie tout l'étage ou fait sauter l'immeuble; le miroir flanquant une paire de gifles à celui qui s'y regarde trop longtemps.»

Mais ses férocités les plus cruelles, Leiris les réserve pour lui-même. Si philosopher, c'est apprendre à mourir, écrire, ce serait plutôt dire n'importe quoi pour que «la vraie et ultime vérité — vérité sans phrase — cesse de me prendre à la gorge». Ce pessimisme produit un effet aussi tonifiant que celui de Cioran: sans doute parce qu'il se tient au plus près de ce moment où la vie «se retourne inexorablement contre vous» et que ne laissant plus rien à espérer, il conjure toute future déception. Aussi parce qu'il passe assez souvent du cri

à ce chant poétique qui permet d'aller à soi par le plus court chemin, «quels qu'en soient les méandres».

Pour Leiris, l'écriture s'avère un moyen de pas être «pétrifié à la vue de la Méduse qu'on porte en soi». Cette définition, Ludovic Janvier semble en donner une application pratique dans *Monstre, va*. Son narrateur est un tueur de banlieue, dont les premiers mots méritent de figurer dans les anthologies: «Je croyais bien me connaître. À peine méchant et surtout sans courage. Erreur. J'ai tué maman comme un rien.»

Le châtiment viendra. Pas de la prison. Qui ferait de l'assassin un fonctionnaire. «Le rêve de maman, pour moi». Mais en attendant, Ludovic persiste dans son jeu de massacre, et pour se débarrasser du cadavre, il le découpe en morceaux: «Le tintouin d'arriver jusqu'à l'os! Il y a surtout la question de l'attaque.» C'est court, atroce et drôle. Un chef-d'œuvre d'humour noir à déguster un soir de spleen. «Cassez toutes les mamans, brisez les moules, brisez les pâtés.» Programme à rapprocher de celui de Leiris: «Plus de bombes! Plus d'enfants! Ne bougeons plus... Que le monde meure de sa belle mort!»

Voilà du véritable pessimisme: non seulement tout va de mal en pis, mais on s'en réjouit, au lieu de s'en désoler. Décidemment, la lecture entraîne de biens mauvaises fréquentations, comme me le répétait ma maman.